

La petite histoire de Frankétienne au début de son aventure picturale

L'histoire que je vais vous raconter concerne principalement des personnes encore en vie, à l'exception de deux ou trois qui sont décédées, notamment Frank. La question que, sûrement, bien des gens aimeraient se poser, est la suivante : laquelle des deux disciplines à valeur esthétique, la peinture ou la littérature Franck avait-il bien voulu pratiquer en premier?

De la génération bélairienne qui nous précédait, Franck Étienne, durant son adolescence, avait un ami d'enfance du nom de Yviquel Valentin, avec qui, il faisait équipe pour aller jouer au football sur le terrain de Land Blanco ou *Terenpè* appartenant à l'institution des pères de Saint-Louis de Gonzague. Ce terrain était situé à la rue Saint-Martin. Ils étaient aussi deux camarades qui fréquentaient le même établissement scolaire. Ils y allaient et revenaient ensemble à la maison. Puisqu'ils étaient toujours ensemble, ils finirent par tomber amoureux de deux sœurs dans la même maison selon ce dernier. C'est au cours de cette aventure que le discours sur l'esthétique et la création allait faire surface. Yviquel qui avait un talent de dessinateur réalisait de magnifiques dessins qui impressionnaient tout le monde. Il aimait lui-même se glorifier en tant que dessinateur.

Dixit Yviquel : Un jour, après une de ses vantardises, Franck lui dit, en présence des deux sœurs : « Mon cher, ce n'est pas l'envie qui me manque pour la peinture et le dessin, mais comme je sais que je ne pourrai jamais dépasser Léonard de Vinci, je préfère ne pas penser à mon talent caché. » Yviquel avait mal interprété les propos de Franck. Ils étaient néanmoins restés de bons amis tout en se gardant de parler dessin et peinture sous aucune forme même si quelques années plus-tard, Yviquel se sera inscrit à l'Académie des Beaux-Arts.

C'est ainsi, un samedi matin de l'année 1968, vers la fin des grandes vacances, aux alentours de 9 heures, on remarqua le peintre Emmanuel Pierre-Charles, académicien des Beaux-arts, modeste, vêtu très élégamment, arpenter les rues du quartier. Ceux qui le croisaient lui demandaient : « Tu es sur ton trente-et-un ! Tu as une grande affaire à régler ? » Il répondit fièrement : « C'est le *Grimo*, en parlant de Franck, qui m'a fait appeler pour lui donner des cours de peinture. » En fin de compte, il décida d'aller voir Franck. Il se dirigea vers son Collège Les Humanités, au Bel-Air à l'angle des rues Docteur Aubry et Tiremasse, salua les gens et ses amis qui étaient sur la galerie de l'école. Il franchit la porte d'entrée, monta l'escalier. Et en un clin-d'œil, on le vit sortir, se faufilant à toute allure sans dire au revoir à ses amis qu'il avait salués en arrivant.

Déjà, avant même la fuite de Manno (Emmanuel), certains, parmi ceux qui étaient sur la galerie, se demandaient pourquoi Franck avait-il choisi de s'adresser à Manno qui habitait à la Rue des Césars, à l'angle de la rue Monseigneur Guilloux prolongée, comme « professeur d'art » alors que



Frankétienne (The Haitian Times)

Valentin était un ami d'enfance qui habitait presqu'en face de l'école, en traversant le carrefour de la rue Tiremasse? Hélas! Seuls ces deux- là connaissaient la réponse.

Les jours se succédaient, toujours le même train-train quotidien; on voyait chaque soir Franck, dans sa petite voiture Cabriolet beige de deux places, qui venait chercher sa dulcinée Immacula Noël pour l'emmener au Driving ciné ou au Deluxe ciné. C'était devant la maison de ma famille, située au coin des rues Tiremasse et Du Peuple qu'il stationnait sa voiture pour attendre l'arrivée de sa bien-aimée. Durant son attente, il échangeait avec nous quelques mots pour nous faire rire. Il nous disait souvent que ça ne l'ennuyait pas de voir le même film plusieurs fois pourvu que ce fût en plein air, et qu'il fût accompagné.

Un jour, Franck, alors qu'il était au volant de sa petite voiture, m'aperçut en train de dessiner des vendeurs nocturnes du quartier en compagnie du peintre Henry Dubreuil, il me conseilla de compiler les croquis, afin de faire un album plus tard. C'était justement ma dernière session avec Tiga et Dorcelly dit Dédé, au Poto-Mitan qui était à l'époque dans un local au Bicentenaire, car j'étais accepté sous toute réserve à

(FRANKÉTIENNE / p. 15)



Anandan Amirthanayagam

Pour La Voix du Port
Indran Amirthanayagam
Animateur de la Chaîne de la poésie
en Youtube <https://youtube.com/user/indranam>

La conquête

Je voudrais franchir l'Espace Schengen, cher lecteur francophone, dans une langue qui m'accompagne depuis la maternité, quand mes parents m'ont donné le prénom Jean Marie, pour être catholique, et l'obligation d'avoir le nom d'un saint.

Mon autre nom Indradev vient du Panthéon Hindu, le dieu du tonnerre et de la foudre, toujours monté sur un éléphant. Je ne suis pas sûr quel animal est associé avec Saint Jean Marie, un homme très simple, un curé

qui est devenu un guru, écoutant les confessions seize heures par jour dans sa petite paroisse d'Ars pendant les années de troubles pour les prêtres de la Révolution Française et après. Heureusement il a pu enfin pratiquer sa foi. Comment

pourrais-je connaître ces détails de Jean Marie? Eh bien, selon l'histoire, il est devenu le saint patron des prêtres, un fait curieux pour un poète qui travaille de manière aussi obsessive donnant à manger à sa Muse.

Indran Amirthanayagam dr) le 24 Octobre, 2025

La révolution "TikTokienne" : Entre spectacle viral et chaos réel en Haïti

Dans le tumulte haïtien, un nouveau théâtre s'est installé : celui des jeunes « révolutionnaires sur TikTok ». Masqués derrière les filtres, brandissant des slogans, certains promettent « un changement à la népalaise », un renversement systémique. Mais derrière l'écran, la réalité est plus complexe : s'agit-il d'un véritable désir de transformation ou d'une quête de visibilité... et de gains ? Loin du peuple, parfois aux États-Unis ou au Chili, ces jeunes exportateurs d'images contribuent à une mise en scène qui interroge nos certitudes sur la révolution, la jeunesse, la violence et l'avenir du pays.

Haïti traverse une crise profonde : désinstitutionnalisation, violence armée, jeunesse sans repères. Dans ce paysage bouleversé, le décor social et numérique prend une importance inédite. Les réseaux sociaux, et notamment TikTok, deviennent des espaces de valorisation, de projection et parfois de manipulation. On y voit surgir des vidéos où des Haïtiens – en diaspora ou sur place – promettent la « révolution », organisent des "lives", brandissent des armes ou appellent à l'insurrection.

Une enquête récente du Wall Street Journal a révélé comment des chefs de gangs utilisent TikTok pour asseoir leur pouvoir et séduire une population désabusée.

En Haïti, ces images frappent une jeunesse en quête de destin, de puissance, d'échappatoire. Mais derrière cette soif d'un avenir meilleur se dissimule une logique perverse : celle de la viralité, des vues monétisées, de la reconnaissance instantanée qui éloigne souvent de l'engagement sincère et

du changement durable.

Changement ou spectacle? Le cœur de l'interrogation est là :

- Ces jeunes veulent-ils réellement une transformation de fond ?
- Ou bien sont-ils motivés par le nombre de vues, le partage, les revenus générés par l'influence ?

À première vue, la logique rappelle celle de l'économie des « influenceurs » : plus de followers = plus de valeur. Les discours révolutionnaires se banalisent, deviennent hashtag, se diluent en contenu viral. À noter que chaque génération a ses formes de protestation — le problème est quand cette protestation se dissout dans le besoin de spectacle plutôt que dans l'organisation du réel.

Le rôle toxique de la violence armée et de la diaspora dans cette dynamique numérique accentue encore le malaise collectif. Certains de ces « révolutionnaires TikTok » s'associent dans la majorité des cas à des hommes armés en Haïti. Le mélange des deux est explosif : la révolution revendiquée se transforme en bras armé, en spectacle viral où le fusil devient un accessoire de tournage. Le message se vide de sa substance : on ne cherche plus à « agir et transformer », mais à « voir et être vu ».

Parallèlement, une partie de la jeunesse haïtienne en diaspora – aux États-Unis, au Chili, ou ailleurs – alimente cette scénographie de l'exil. Depuis leurs téléphones, ils filment, commentent, incitent, sans vivre pleinement les conséquences sur le terrain. La réalité, après tout, demeure

celle d'un pays en souffrance, étranglé par l'insécurité. Le contraste entre le contenu mis en scène et le contexte vécu est à la fois saisissant et alarmant.

Pourquoi cela menace l'avenir social et politique du pays ? Quand la protestation est capturée pour devenir contenu, quand l'action réelle est remplacée par la mise en scène, le risque est double :

- Une désacralisation de la politique et de l'engagement citoyen ;
- Une banalisation de la violence comme moyen de production de contenu.

En Haïti, cela signifie que la première victime reste la population, dont les conditions de vie ne cessent de se dégrader pendant que le théâtre numérique s'emballé.

La révolution annoncée sur TikTok pourrait bien se limiter à un streaming de promesses. Elle pose pourtant une question majeure : quand la jeunesse de ce pays crie « révolte », à quelles conditions l'écouterons-nous ?

Si changement il doit y avoir, il ne sera pas seulement dans les clips, mais dans la réforme des pratiques politiques, le renversement des logiques de rente, la reconquête de la dignité commune.

Ne laissons pas la révolte devenir spectacle. Ne laissons pas la génération numérique captiver le pays pendant que l'indigence s'installe. Parce qu'au bout de l'hashtag, il y a un peuple qui attend des actes.

Michelle Latortue